

ALLOCUTION D'OUVERTURE

Jocelyn R. Beausoleil

Directeur, Département d'éducation et pédagogie
Université du Québec à Montréal, Canada

Mesdames, Messieurs,

Il me fait grand plaisir, en tant que directeur du Département d'éducation et pédagogie de l'Université du Québec à Montréal, de répondre à l'invitation qui m'a été faite par l'organisatrice de ce colloque de prononcer l'allocution d'ouverture.

Ce colloque international fait lui-même suite à quatre colloques régionaux précédemment organisés par le *Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques* (CIRP). Créé en 2004, le *Cercle interdisciplinaire de recherches phénoménologiques* regroupe maintenant plusieurs professeurs et chercheurs d'universités et d'affiliations différentes. Il s'est donné pour mandat de promouvoir les initiatives en matière de phénoménologie, cette dernière étant entendue de la manière la plus ouverte possible. Avec le présent colloque, il s'assure donc une plus grande visibilité.

Le colloque international, auquel il m'est fourni l'occasion de vous adresser cette allocution d'ouverture, a choisi comme thème *La souffrance à l'école*. Je me suis permis, en guise d'entrée, quelques commentaires qui, je l'espère, apporteront certaines élucidations préliminaires.

La phénoménologie, selon la formule initiée par Edmund Husserl, enjoint d'aller « droit à la chose même en question » (*zur Sache selbst*). Cela requiert de s'exercer à la vue directe de ce que l'on entend considérer, en prenant bien soin d'écarter des conceptions préalables susceptibles de venir brouiller la saisie originelle du sens de ce que l'on veut comprendre. Cette méthode, à supposer même que nous puissions réduire la phénoménologie à une simple méthode, conduit à la « mise entre parenthèses » (*Einklammerung*) de représentations venant d'un monde de significations déjà toutes faites.

La possibilité d'un regard qui soit d'une telle pureté, qui soit absolument neuf en quelque sorte, a maintes fois été mise en doute. Par là, se laisse entrevoir que la rencontre du phénomène a toujours déjà été précédée d'un jugement faisant qu'il y a nécessairement une forme de prévention dans la façon de l'apercevoir. Ce point, qui peut apparaître relativement technique, ne nous retiendra pas davantage. En revanche, nous maintenons l'idée qu'il s'agit ici de développer la meilleure compréhension qui soit d'un phénomène que l'on a choisi d'étudier plus à fond.

Le phénomène en question, c'est « la souffrance à l'école », un phénomène omniprésent, avéré, mais aussi multiforme. En quoi consiste cette souffrance ? D'où vient-elle ? Y a-t-il moyen de la contrer ? Que l'école soit un lieu de souffrance, plus précisément qu'elle le soit devenue, c'est là quelque chose

qui mérite d'être interrogé. Car il ne va pas forcément de soi qu'il y ait de la souffrance à l'école, et l'on est en droit de s'en étonner.

Peut-on penser à cette souffrance en se référant à la douleur de l'effort ? L'effort, en effet, nous sollicite dans notre manière d'être en tirant quelque chose de nous et, à ce titre, il est source de douleur. Cependant, l'effort est porté par un élan qui peut s'accompagner des manifestations de l'enthousiasme. L'effort se révèle alors annonciateur d'une plénitude à conquérir. Évoquant ce passage de la Préface à *La phénoménologie de l'esprit* où Hegel note finement qu'« à la facilité avec laquelle l'esprit se satisfait peut se mesurer l'étendue de sa perte », nous serions plutôt tentés de dire que l'effort préfigure la sortie hors de la souffrance.

La souffrance serait dès lors à réfléchir du côté de l'inaccomplissement, de l'inachèvement, du manque, de la vacuité, qu'on ne parvient pas à étancher, à colmater. Elle serait l'expression d'un profond désarroi de la vie qui, incapable de mobiliser ses forces, ne se donne pas de projet dans lequel s'engager pour enfin se trouver. S'il y a de la souffrance à l'école, c'est qu'elle vient peut-être de nos pratiques d'éducation et d'enseignement. Il y aurait à tout le moins lieu de s'interroger là-dessus. Mais, par-delà l'école, il y a la société, et la culture de cette société. Qu'en est-il de notre culture ? Qu'a-t-elle à nous offrir qui nous permette de résister à l'extrême pesanteur de la souffrance ? Vaste programme, en effet, pour la réflexion.

Je constate, à la lecture du programme de votre colloque, que les interventions qui le composent proviennent des horizons intellectuels les plus divers, mais aussi des milieux les plus variés. Cela est sans doute prometteur de la richesse de votre réflexion collective. Il me reste à souhaiter que vous trouviez parmi nous une ambiance qui puisse soutenir favorablement le cours de vos travaux.